

Après ce qui vient de se passer rue Lepelletier, n° 10, il n'est plus permis de mettre en doute l'intrépidité, de la nation française. Déjà nos soldats ont prouvé leur vaillance sur mille champs de bataille; la France compte aussi un grand nombre d'actions d'éclat dans la vie civile; mais rien ne saurait être comparé aux prodiges de valeur qui viennent de s'accomplir à l'*Académie royale de musique*. Notre unique embarras est de savoir lequel a été le plus courageux, des poètes qui ont rimé *Cellini*, du compositeur qui a écrit la partition, de M. Duponchel qui l'a reçue, des acteurs qui l'ont jouée, des chanteurs qui l'ont chantée, de l'orchestre qui l'a répétée, ou du public qui l'a écoutée. Faisons la part de chacun, et disons que depuis le petit jusqu'au grand, depuis Duprez jusqu'à l'allumeur de quinquets, tout le monde a fait son devoir.

Les auteurs du libretto ont surtout déployé une force de volonté, une énergie dont on chercherait en vain l'exemple dans les annales théâtrales: en effet, quel fabricant de poèmes lyriques eût osé ce qu'ils ont osé? quel aligneur de rimes eût servi, l'an 1838, au public élégant de l'Opéra, une farce de tréteaux ornée de son *Cassandre*, de son *Gilles* et de sa *Colombine*? Mais hâtons-nous de dire que ces preux du Parnasse ont trouvé dans ce compositeur un athlète vigoureux, et digne de se maintenir à la hauteur du libretto.

Mozart, Weber, Beethoven, Meyerbeer, Rossini ont bien quelque mérite, nul ne peut le contester; mais malheureusement ces compositeurs se sont assujettis ... je ne sais quelle règle appelée *rythme*, qui frappe leurs chefs-d'œuvre d'une symétrie désespérante; ils ont l'infirmité de vouloir charmer les oreilles et plaire aux masses, choses pitoyable en musique, comme chacun sait. M. Berlioz a senti cet abus, et il a frayé une route nouvelle. Il a pris une poignée de croches, de doubles croches, de blanches, de noires, de dièses, de bémols, de soupirs et de points d'orgue; il a jeté, tout cela dans un sac, puis il a remué le sac et s'est écrié: "Que ma partition soit!" et sa partition fut. Et il a dit aux violonistes: raclez! aux flûtistes: soufflez! aux trompettes: sonnez! aux ophicléides: cornez! aux contrebasses: grincez! aux chanteurs: braillez! et au public: frémissiez! Et le public a frémi comme s'il assistait ... un tremblement de terre.

Ce n'est pas que nous n'ayons remarqué ça et là quelques légers écarts, fruits inévitables de notre insipide éducation musicale. Ainsi la *valse* du premier acte, chantée par Mme Dorus-Gras, le *trio*, l'*air* du divertissement, le *boléro* de Mme Stoltz, rentrent un peu dans l'ornière battue de la musique agréable, rythmée et ressemblent à tout. Heureusement ces taches sont rares, et le compositeur nous en dédommage amplement par une foule de morceaux qui ne ressemblent à rien.

Un des principaux caractères de cette partition, c'est que les acteurs ne savent pas ce qu'ils chantent, les musiciens ne savent pas ce qu'ils jouent, et le public ne sait pas ce qu'il entend. C'est le comble de l'art.

A l'heure qu'il est, la musique est régénérée en France, et le malheureux qui se présenterait maintenant à l'Opéra avec des rapsodies telles que *Don Juan*, *Guillaume Tell*, et *Robert-le-Diable*, serait éconduit comme un petit croque-note.

LE MÉNESTREL, 16 septembre 1838.

Journal Title: LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:
Day of Week: dimanche
Calendar Date: 16 SEPTEMBRE 1838
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year:
Series:
Pagination:
Issue:
Title of Article:
Subtitle of Article:
Signature: Unsigned
Pseudonym:
Author:
Layout: Internal main text
Cross-reference: